Mai 68 et ses effets dans la Compagnie de Jésus à Lyon

Valérie Aubourg

Professeure en anthropologie-ethnologie
Université catholique de Lyon, GSRL

« Les jésuites ont connu à Lyon une histoire privilégiée : les liens tissés ont pu se déplacer et varier en force avec le temps, mais aucune histoire de Lyon ne pourrait négliger les fils de saint Ignace, aucune histoire de la Compagnie ne pourrait oublier Lyon », écrit Bernard Hours qui montre comment, depuis le XVI^{e} siècle, « se sont fécondés réciproquement la cité rhodanienne d'une part et de l'autre la congrégation la plus universaliste qu'ait pu produire le catholicisme » [1].

En 1968, la ville de Lyon occupe toujours une place spécifique dans la Compagnie. Outre ses quatre communautés influentes et dynamiques, elle est le lieu de résidence du provincial pour la région Méditerranée [2]. De plus, Lyon constitue un passage obligé pour les jésuites venant achever leur formation au scolasticat de Fourvière qui, par son rayonnement, « a fait les beaux jours de la colline qui prie », note Étienne Fouilloux [3]. Parmi les jésuites, Mai 68 s'inscrit dans une période mouvementée, alors que l'Église dans son ensemble se trouve ébranlée. Simultanément, la société française se fait le théâtre d'un conflit de génération que Mai 68 vient tout à la fois manifester et promouvoir. Les dynamiques internes à l'Église (les effets du Concile) se conjuguent avec les dynamiques externes (la contestation sociale). La protestation du dehors alimente et accélère la protestation au-dedans et la crise catholique, dépeinte sous la plume de l'historien Denis Pelletier [4], traverse tous les ordres religieux et la Compagnie de Jésus n'en n'est pas exempte. 68 entre en résonnance avec des remises en question sur le plan ecclésial et sociétal qui ont précédé les événements et qui vont se poursuivre.

1. Bernard Hours, « Les Jésuites, Lyon et les Lyonnais », in E. Fouilloux et B. Hours, *Les Jésuites à Lyon XVI^{e}-XX^{e} siècle*, Lyon, ENS Editions, 2005, p. 7-13, p. 13.

2. Eugène d'Oncieu qui habite avec sept autres compagnons rue Duquesne (Lyon VI^{e}).

3. Étienne Fouilloux, « Les jésuites et l'école de Fourvière », in J.-D. Durand (dir.), *Fourvière l'âme de Lyon*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2014, p. 363-365, citation p. 363.

4. Denis Pelletier, *La crise catholique. Religion société, politique en France (1965-1978)*, Paris, Payot, 2002.

C'est dans cette perspective que nous somme intéressée aux effets de ce mois de mai historique dans la Compagnie de Jésus à Lyon.

Cette contribution repose principalement sur la réalisation d'entretiens semi-directifs menés auprès d'une vingtaine de jésuites qui étaient présents à Lyon en 1968 [5]. Quelques-uns ont, du reste, quitté la Compagnie entre temps. Quelle fut leur implication dans les évènements de Mai et de quels effets ces derniers ont-ils été suivis ? Nous répondrons à cette question en montrant dans un premier temps comment les pères de la Compagnie sont restés relativement distants du mouvement en lui-même. En revanche, les effets sont notables. Au scolasticat, ils se manifestèrent par des remises en causes et des changements observables au niveau de la formation, des relations et des vocations. En dehors de Fourvière, les répercussions du mouvement de Mai se traduisirent par davantage d'ouverture et de souplesse au sein des communautés jésuites.

1 La participation limitée des jésuites lyonnais aux évènements de Mai

Durant le mois de mai 68, la participation des jésuites aux événements qui se sont déroulés à Lyon fut extrêmement limitée. La plupart les ont subis quand d'autres les regardaient depuis le haut de la colline.

« 68 fut une sale période au poste où j'étais », affirme André Juès qui arrivait au terme de son mandat de recteur de l'externat Saint-Joseph. « J'ai connu les premières menaces d'agressions et des débuts d'invasions. C'était la révolution. Les types peignaient les murs, entraient n'importe où, la police était débordée », raconte le père jésuite qui se souvient avoir « fait un *burn out* » le contraignant « au repos pour récupérer ». Sur le moment, il admet ne pas avoir saisi le sens de la grogne étudiante. « Je n'ai fait que la subir » mais, après coup, il estime avoir compris que « c'était le rejet d'un monde corseté ».

Louis Blanc, également membre de la communauté du collège qui rassemblait dix-sept jésuites au 10 rue Sainte-Hélène (Lyon 2e), prit la suite du père Juès. L'année précédente, le provincial avait cherché à renouveler le projet éducatif de l'externat Saint-Joseph. Il introduisit de jeunes jésuites voulant changer les choses : nouveau directeur des études (le père Raymond Chomienne) et un nouvel animateur spirituel (René Claude Baud). Des professeurs laïcs traditionnels, sont pris de panique. Ils s'épanchent auprès d'anciens élèves en leur disant « le collège bascule, ils sont de la gauche ». L'un d'eux quittera les Jésuites pour les Maristes, convaincu « qu'à la rentrée, les communistes vont arriver ! »

Au cours du mois de mai, d'anciens élèves s'introduisent la nuit dans le collège pour apposer des graffitis « Chapelle marxiste. Collège marxiste. Chomienne à Moscou. Blanc à Pékin ». Même si l'incident n'est pas directement lié aux évènements de mai 68, « c'était une époque où ça bougeait, c'était la querelle des anciens contre les modernes. Le chambardement n'est pas venu des manifestants de Mai 68 mais de ces

5. Cinq parmi eux n'étaient pas présents à Lyon en 1968 mais vinrent étudier au scolasticat dans les trois ans qui suivirent.

anciens profs paniqués. Les événements furent davantage un écho de la tension qui existait dans le monde catholique », conclut Louis Blanc.

Dans la rue avoisinante [6], les 36 jésuites vivant dans la Résidence Saint-François de Sales sont peu impliqués dans les événements de 1968. Investis dans différentes activités pastorales et intellectuelles, certains sont écrivains [7], chercheurs à *Sources chrétiennes* [8], journalistes à *Missi* [9]. L'un d'entre eux, Louis de Vaucelles, se rend auprès des étudiants pour les interviewer lors des manifestations de mai. L'année suivante, il se fait l'écho des prêtres contestataires dans *Études* [10]. Leur supérieur, Michel Rondet, affirme qu'ils se sentaient néanmoins concernés. « On réfléchissait ensemble. On a beaucoup parlé et ça s'est bien passé. Il n'y a pas eu d'affrontements ou d'exclusives [...] Avec des évènements marquants comme la mort du commissaire, on a essayé de voir quelle pouvait être une attitude chrétienne dans un tel chambardement. Et puis, on était en lien étroit avec l'Église locale, en particulier les prêtres ou les religieux comme les Maristes qui participaient aux recherches de l'époque ».

De l'autre côté du Rhône, des « sous-communautés » rassemblent des jésuites à proximité des universités [11] : la MEC (la Maison des étudiants catholiques) située quai Claude Bernard, en compte sept et la MAJO (Maison d'accueil des jeunes ouvriers) en compte trois [12]. Dans ces maisons, les compagnons sont en lien direct avec des acteurs du mouvement de 68. L'un d'eux, qui apporte son appui à une MAJO, se souvient : « À midi, on donnait à déjeuner aux jeunes gens qui travaillaient. Ils étaient en grève. J'ai discuté avec eux de ce qui se passait. Notre rôle fut une écoute ouverte. Vivre avec eux ce moment. Répondre à leurs questions ».

Dans l'ouest lyonnais, les évènements de Mai ne paraissent pas avoir atteint les deux maisons jésuites. Le centre spirituel du Châtelard (communauté Claude de La Colombière) rassemble 12 prêtres dans les hauts de Francheville. François Varillon en est le directeur. L'autre maison est située dans les bas de Francheville. Il s'agit de l'actuelle communauté de la Chauderaie (Communauté Saint-Joseph). Dépendante de celle de Fourvière, elle accueille quelques scolastiques durant leur formation. Vingt autres jésuites, pour la plupart part âgés, y résident également.

Sur la colline de Fourvière, les étudiants du collège majeur furent avant tout spectateurs des événements. En 1968, André Costes est recteur du scolasticat, qui accueille 129 jésuites [13] venant se former en théologie et 25 pères engagés dans la responsabilité du cycle d'études [14]. Se souvenant de ce fameux mois de Mai, plusieurs employèrent la même expression : « À Fourvière, on l'a vu d'en haut ». En effet, l'ébullition fut

6. Rue Sala (Lyon 2e)
7. Tel l'ethnologue Joseph Fortier spécialiste des missions au Tchad.
8. Dont le directeur qui est alors Claude Mondésert.
9. Son directeur est le jésuite Georges Naïdenoff.
10. Louis de Vaucelles, « Comprendre les prêtres contestataires », *Études,* mars 1969, p. 380-388.
11. Dans les locaux de ce qui sera ensuite divisé entre Lyon II et Lyon III.
12. La MAJO comprend deux maisons en 1968, situées rue Cavenne (Lyon 7e) et rue de Sèze (Lyon 6e).
13. 37 étudiants de première année, 32 étudiants de seconde année, 32 étudiants de troisième année et 28 étudiants de quatrième année qui ont été ordonnés prêtres l'année précédente.
14. Au catalogue de (1967-1968, sont inscrits 25 pères, en comptant Jacques Guillet qui est responsable du début des études de théologie à Aix-en-Provence et Henri de Lubac qui n'enseigne pas à Fourvière. Dix frères, non prêtres, sont également présents.

plus nette au philosophat de Chantilly qu'au théologat de Lyon [15]. Un bon nombre d'étudiants de Chantilly étaient inscrits en Sorbonne et participèrent aux manifestations parisiennes. Parmi les jésuites parisiens, Jean Grand [16] prit même publiquement la parole dans des lieux de contestation majeurs tels que l'Odéon, se souvient Dominique Bertrand. Dans son livre d'entretiens, Michel Rondet fait allusion aux critiques adressées par les étudiants parisiens au système de formation jésuite [17]. À Lyon, « l'agitation parmi les étudiants fut peu sensible. Ou tout au moins, nous les plus âgés, nous n'en avons pas perçu grand-chose. Bien sûr, il y eut des discussions et des contestations, affirme Pierre Vallin. Mais nous y étions déjà quelque peu habitués, d'autant plus que nous, les enseignants, n'avions pas épargné les critiques dans notre passé proche ou lointain vis-à-vis de l'institution ».

Le peu d'engouement des étudiants lyonnais pour les évènements de Mai tient tout d'abord au fait qu'un quart d'entre eux sont originaires de l'étranger [18]. Surtout, leur manque d'implication s'explique en grande partie par leur âge. « Nous étions à la veille de l'ordination, on avait 30-33 ans », note Pierre Gibert. Ce dernier attribue également ce relatif désintérêt au fait que nombreux étaient ceux qui avaient fait la guerre d'Algérie. Alors, pour ceux qui avaient vécu cette guerre dix ans auparavant, « Mai 58, c'était autrement sérieux ! Mai 68 c'était l'énorme chahut d'une France riche. C'était des étudiants qui s'amusaient ». Le jésuite se souvient d'un jour de manifestation, alors que des Lyonnais sont dans la rue : « Avec trois copains, on est allé au cinéma. On y est arrivé dans le noir et à l'entracte, on a constaté que la salle était quasiment vide. Parmi la vingtaine de personnes présentes, il y avait 15 jésuites ! »

Pourtant, un ancien scolastique de troisième année affirme que des apprentis jésuites furent mêlés de près aux manifestations. Ce qui est certain, c'est que deux d'entre eux furent emmenés au commissariat. François Rey, qui était visiteur de prison tout en faisant ses études, raconte :

> « Nous étions tous les jésuites visiteurs de prison à Saint-Paul pour une réunion, gardiens assistantes sociales, visiteurs .... Quand nous sommes sortis, les 'Jèzes' avaient entendu qu'il y avait une manif et voulaient voir ce qui se passait. Nous nous sommes divisés en deux groupes : rive gauche/ rive droite. Michel Bureau et Jean-Louis Marolleau se sont retrouvés du côté d'où le camion est parti [19]. Eux se sont faits 'gauler' et ont passé une nuit au poste. Ils sont rentrés le lendemain après que la police ait

15. De la même manière, les évènements de mai eurent davantage d'échos à Aix-en-Provence, parmi les scolastiques en juvénat dont certains suivaient des enseignements à l'Université d'Aix.

16. Jean Grand était alors l'un des jésuites aumôniers du MCC (Mouvement chrétien des cadres). Il résidait dans une communauté parisienne.

17. Michel Rondet, *Libres traversées en Église*. Entretiens avec Yves de Gentil-Baichis, Paris, DDB, 2012, p. 29-30.

18. La venue d'étudiants en provenance d'Afrique et du Proche-Orient s'explique par les liens historiques unissant la Compagnie française avec les missions de Syrie et du Tchad. Pour les étudiants allemands, polonais et anglo-saxons, leur choix est motivé par la réputation de l'école de Fourvière ou par leur intérêt pour la culture et la spiritualité française.

19. Le 24 mai 1968, une grande manifestation organisée par l'UNEF part de la place Bellecour en direction des Terreaux. Des manifestants s'en détachent et des affrontements ont lieu dans le quartier de la préfecture. Aux alentours de 23h40, les émeutiers lancent un camion, une pierre posée sur l'accélérateur. René Lacroix, commissaire de police, est mortellement blessé sur le pont Lafayette.

téléphoné au recteur. Au commissariat, ils sont passés 'sous les fourches caudines' ; on leur disait : à votre âge – ils avaient plus de trente ans – c'est pas honteux d'être encore étudiants ! ».

2 Interrogations au scolasticat de Fourvière

Si les étudiants jésuites sont restés en dehors des évènements de Mai, les répercussions au théologat sont néanmoins manifestes. Avant la fermeture du scolasticat de Fourvière qui adviendra en 1974 [20], une jonction s'opère entre les mouvements en cours dans la société française et les aspirations des scolastiques. Des tensions, des remises en question et des modifications surgissent. Elles opèrent à trois niveaux : la formation, les relations et les vocations.

2.1 Remise en cause de la formation

« L'échange est favorisé. Des instances de dialogue se mettent en place », se souvient Michel Rondet. « Les groupes de travail », « le débat », « les forums », ces mots sont dans la bouche de tous les jésuites que nous avons rencontrés. Ils illustrent une double revendication : un nouveau rapport pédagogique et une liberté d'expression accrue. De plus, le contenu des enseignements se voit contesté. Les jeunes religieux demandent à ce que la foi catholique leur soit présentée autrement. Elle leur apparaît encore trop enfermée dans la scolastique thomiste, trop éloignée des questions contemporaines.

Selon Pierre Vallin, c'est trois ans plus tard que les remous de 68 se sont principalement fait sentir au scolasticat, au moment où « sont arrivés à Fourvière, les gens qui avaient davantage vécu 68 à Chantilly ». Des changements s'observent à deux niveaux : dans le lien entre travail apostolique et connaissances intellectuelles et dans l'organisation même des études. L'équilibre entre travail personnel et participations à des cours ou des séminaires est favorisée. Les travaux de groupes, précédemment évoqués, se développent. Par ailleurs, Pierre Vallin et Paul Valadier (son homologue au philosophat de Chantilly) s'engagent dans le rapprochement entre l'enseignement de la théologie et celui de la philosophie. Jusqu'alors, la formation distinguait l'étude de ces deux disciplines et cette séparation était « mal vécue ». Une formule d'intégration commence à voir le jour à partir de 1973 à Fourvière. Lorsque la formation se réorganisera sur Paris l'année suivante, les études de philosophie et celles de théologie seront menées conjointement.

Signalons également le fait que dans la suite des événements de 68, des liens se tissent entre les étudiants jésuites de Fourvière et les étudiants de la Faculté de théologie. Pierre Vallin se souvient avoir lui-même collaboré au projet de « concertation des Facultés de théologie en France » qui favorisa des réunions communes et des publications aux éditions PROFAC [21], une maison d'édition fondée rue du Plat (Lyon 2e) en 1970 sous la forme d'une association loi 1901.

Sur le plan des idées, le scolasticat assiste également à l'arrivée de nouveau courants de pensée. Durant les années 60-70, les jésuites venaient à Fourvière après avoir été

20. Après la fermeture du site de Fourvière, le scolasticat se réorganise à Paris.
21. PROFAC : publications, recherches, orientations de la Faculté de théologie.

fortement influencés par des professeurs prestigieux tenant des positions critiques sur la philosophie traditionnelle lors de leurs études à Chantilly. Ce fut par exemple le cas de Georges Morel, imprégné de la pensée de Hegel, qui ouvrait son enseignement aux philosophes du soupçon. Après que « le moment philosophique des années 60 » [22] soit venu fissurer la conception chrétienne de l'homme, les sciences humaines instaurent une rupture avec l'anthropologie catholique. À Fourvière, le passage aux sciences humaines se perçoit à travers quelques-unes de ses figures comme celle de Denis Vasse [23] qui publie « Le temps du désir » (1969) avant d'installer son cabinet à Villeurbanne en 1971. Certains compagnons manifestent néanmoins leur défiance, ne voyant dans les sciences humaines « qu'une menace ou au mieux une aide pour les disciplines reines qui demeurent à leurs yeux la philosophie et la théologie », constate Étienne Fouilloux [24].

2.2 Nouvelle gestion des relations internes

En mai 68, les luttes portent sur les relations hiérarchiques. Le rapport à l'autorité se modifie alors que la liberté individuelle se voit revendiquée. Le système de domination est dénoncé, la démocratisation est exigée partout : au travail, dans la famille, à l'université, dans l'armée, etc. Ce type de questionnement surgit également au sein du scolasticat et se prolonge ensuite de manière concrète à travers l'assouplissement des normes internes, l'augmentation de la transversalité, l'évolution des grades et le développement de sous-communautés.

2.2.1 Assouplissement des normes internes

S'il est une activité fondamentale dans la vie de tout scolastique, c'est bien la prière. Avant 68, le temps de méditation du matin était « obligatoire et chronométré », note Pierre Gibert qui se souvient qu'après 68, « il y a eu une décontraction et une délégislation [...] Une plus grande liberté de conscience est accordée ». La méditation quotidienne est laissée à la liberté de chaque étudiant qui « règle l'organisation de ses temps de prière avec son père spirituel », ajoute un ancien professeur du scolasticat. De plus, si la messe demeure quotidienne après 68, elle n'a plus nécessairement lieu le matin. Quant à la litanie des saints, elle est remplacée par une « prière du soir » [25] dont le contenu varie selon les maisons. Et, concernant l'examen particulier, celui du midi disparait pour ne laisser place qu'à celui du soir.

2.2.2 Développement de la transversalité

Dans les années 68-69, des travaux sont entrepris dans la maison de Fourvière. À leur issue, non seulement le scolasticat bénéficie d'une chapelle et d'une bibliothèque rénovées, mais une salle de conférence a été réalisée. Destinée aux débats, « les rencontres y sont plus ouvertes. De nouveaux conférenciers sont conviés, y compris des femmes »,

22. Titre du chapitre I de la 3eme partie du livre de Frédéric Worms, *La philosophe en France au XX^{e} siècle*, Paris, Gallimard, 2009.

23. Denis Vasse, « Testament », *Études*, 2001/6, Tome 394, p. 805-808.

24. Étienne Fouilloux, « Introduction » in Etienne Fouilloux et Frédéric Gugelot (dir.), *Jésuites français et sciences humaines (années 1960)*, Lyon, Chrétiens et sociétés (« Documents et Mémoires », 22), 2014, p. 7-17, citation p. 15-16.

25. Adaptation des vêpres.

souligne Joseph Traband qui constate un changement plus vaste dans les relations entre les étudiants et leurs professeurs jésuites. « Les barrières tombent. Prof ou pas, nous étions tous amis, c'était fraternel ». Plus de simplicité, moins d'autoritarisme, c'est en ces termes que Pierre Gibert décrit les relations après mai 68.

Parmi les étudiants et leurs professeurs, un texte en particulier suscite le débat : c'est l'encyclique *Humanae Vitæ*, publiée cette même année 68. Outre le fait que le document du pape Paul VI provoquera le départ silencieux de catholiques déçus, la communauté de Fourvière est particulièrement concernée par ce texte. En effet, c'est en son sein que loge le père Gustave Martelet, qui revient de Rome, décidé à « expliquer et justifier la position du pape ». Il y eut des conflits, selon plusieurs anciens scolastiques qui se souviennent « On l'a mal reçu », « ça a bardé », « il s'est fait remonter les bretelles ».

2.2.3 Évolution des grades et remise en cause du sacerdoce

Si tous les jésuites sont membres d'un même ordre, il existe cependant différents grades qui les distinguent les uns des autres. En premier, viennent les profès qui prononcent un quatrième vœu : celui de l'obéissance au pape. Puis, ce sont les coadjuteurs spirituels qui prononcent uniquement les trois vœux (chasteté, pauvreté et obéissance). Une troisième catégorie rassemble les frères ou « coadjuteurs temporels » : des non-prêtres qui font le choix de ne pas s'orienter vers le sacerdoce tout en étant membres de la Compagnie. Après la restauration canonique de la Compagnie (1801-1814), le quatrième vœu est devenu un grade suspendu aux capacités intellectuelles de celui qui le prononçait. Au fil du temps, il ne concerna plus qu'une minorité alors que le gros du bataillon jésuite, moins cultivé que les premiers, s'en tenait aux trois vœux. De plus, en 1968, les charges principales au sein de la Compagnie étaient réservées aux profès. [26].

Deux changements vont progressivement s'opérer. Avec la réforme de 1966 à laquelle succéderont celles de 1973 puis 1995, la hiérarchisation entre quatrième et troisième vœux est remise en cause et la grande majorité des jésuites sont admis à prononcer le quatrième vœu. De plus, si la stature intellectuelle demeure un critère important, les qualités relationnelles sont également davantage prises en considération dans le choix des responsables communautaires.

Par ailleurs, une controverse éclate en 1973-1974. Pour le père André Jués, Mai 68 est, du reste, « directement lié à cette crise qui a touché un certain nombre d'étudiants voulant rester dans la Compagnie sans être prêtres ». Ils vivaient selon lui « une crise d'identité, estimant qu'ils étaient suffisamment religieux, le (statut) de frères coadjuteurs correspondant à ce qu'ils voulaient vivre ». À la veille de leur ordination, 21 étudiants de troisième année consignent leurs interrogations dans un document d'une centaine de pages [27]. Néanmoins, la majorité des jésuites de Fourvière n'adoptent pas leur position.

26. Les supérieurs des résidences majeures, les recteurs des grands collèges et des collèges majeurs, les professeurs en titre dans les scolasticats, les provinciaux et les généraux avaient prononcé les quatre vœux, même si, à titre exceptionnel, quelques de jésuites des « trois vœux » se virent confier une charge habituellement réservée aux profès.

27. « Interrogations à propos du sacerdoce dans la Compagnie de Jésus », 101 p.

2.2.4 Création de communautés restreintes

Les revendications de Mai 68 se conjuguent le plus souvent avec des engagements collectifs. À l'heure du mouvement hippie – et de la contre-culture nés dans les années 1960 aux États-Unis – des expériences communautaires voient le jour dans la société française. Simultanément, dans l'élan du Concile, des catholiques tentent de rénover la manière de vivre ensemble en suscitant de nouvelles formes de vie commune. À Lyon, une poignée de pères jésuites vivent ce type d'expérience depuis 1967, logeant à quelques-uns dans des « convicts » en dehors de la Résidence [28]. Très vite, des étudiants de Fourvière leur emboitent le pas en créant des petites communautés. De taille modeste (de 6 à 12 membres), elles regroupent des scolastiques sur la base du volontariat, en fonction des sympathies nouées entre les uns et les autres.

C'est en partie dans cette lignée que naît la communauté du Chemin Neuf. Elle est fondée le 1er octobre 1973 par Laurent Fabre. Deux autres jésuites dont il avait fait connaissance au scolasticat le rejoignent : Gabriel d'Elloy et Jean-Claude Caillaux. Mais, fait original, le groupe réunit également des femmes et des laïcs. Ils vivent au 49 de la montée du Chemin neuf, dans une maison prêtée par le jésuite Maurice Gounon et l'association des AJD (Amis de Jeudi Dimanche). Si ce projet de vie communautaire est dans l'air du temps du côté de la Compagnie de Jésus, le fait que ses membres appartiennent aux deux sexes est inédit. De plus, ce projet se situe dans la mouvance du Renouveau charismatique.

2.3 Crise des vocations

Le troisième retentissement de mai 68 et l'un des plus marquants fut sans nul doute la crise enregistrée du côté des vocations religieuses. Bien sûr, la décrue du taux de vocations avait commencé en France dans les années 50, mais en 68, elle se conjugue avec une hémorragie des départs de prêtres et de religieux. À l'instar du clergé diocésain [29] de nombreux jésuites renoncent au sacerdoce et toutes les générations actives sont concernées. À la vague de départs de compagnons préalablement ordonnés, s'ajoute celle des étudiants déçus par la vie religieuse.

Quelles en furent les causes ? Michel Rondet dénonce les « effets négatifs d'un climat trouble sur ceux qui étaient plus faibles, moins ancrés dans leur vocation [...] départs, qui dans un contexte normal, n'auraient probablement pas eu lieu ». Pierre Vallin note que « les sorties correspondaient à des jésuites arrivant au noviciat directement après leur baccalauréat, vers l'âge de dix-sept ans. Ils entraient bien souvent à l'issue d'une scolarité effectuée dans des collèges jésuites ». Or, après le Concile, le cadre classique d'une existence « entre soi », réglée par la participation aux réunions et aux offices communs, est remis en cause. Certains jésuites font le choix de vivre au plus près des gens, d'autres d'exercer une activité professionnelle, quand d'autres encore étudient dans les universités d'État. Leurs nouveaux milieux de vie viennent bousculer leur

28. Ils vivent dans des sous-communautés indépendantes sur le plan financier mais officiellement rattachées à une communauté canonique autonome (La Résidence en l'occurrence).

29. Plusieurs milliers de prêtres quittent le sacerdoce entre la fin des années 1960 et le début des années 1980. Voir Julien Potel, *Les prêtres séculiers en France. Évolution de 1965 à 1975*, Paris, Centurion, 1977 ; Martine Sévegrand, *Vers une Église sans prêtres. La crise du clergé séculier en France 1945-1978*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004.

rythme de prière et de rencontres communautaires, au moment où ils « découvrent la réalité des femmes dont ils n'avaient pas conscience » explique André Juès.

3 Davantage d'ouverture dans les communautés lyonnaises

Dans la Compagnie des années 1960-1970, il y a les étudiants et les professeurs sur la Colline d'un côté et les pères de la « Ville » de l'autre. Les deux réalités sont bien distinctes et les échanges sont faibles. Sans que la situation du scolasticat ait pu influencer celle des communautés jésuites lyonnaises, ces dernières enregistrent néanmoins les répercussions du mouvement de Mai. Au cours des années 1970, elles évoluent vers plus d'ouverture et davantage de souplesse.

3.1 La communauté du collège : des établissements scolaires plus ouverts

Pour André Juès, recteur de l'Externat Saint-Joseph en 1968, le mouvement de Mai « a fait évoluer les collèges vers moins de contraintes et plus d'appel à la liberté à se former ». Il constate également davantage de familiarité et de proximité entre professeurs et élèves. Dans les années qui suivent, André Juès prend la direction collège Fénelon (Lyon 6e). Il y supprime l'uniforme et introduit la mixité (garçons/filles).

Quant à l'Externat Saint-Joseph, il s'ouvre à la mixité sociale au début des années 1970. Sous l'impulsion de son Recteur Jean-Baptiste Dravet, l'établissement accueille des élèves issus de milieux sociaux plus modestes. En 1971, il devient le Centre scolaire Saint-Marc (CSM) qui rassemble plusieurs établissements sous différentes tutelles (jésuites, Externat Saint-Joseph, sœurs du Sacré-Cœur, sœurs Ursulines, diocèse). Parmi eux, un lycée professionnel et un collège aux méthodes pédagogique innovantes s'adressent à un nouveau type d'élèves.

3.2 La communauté de la Résidence : plus de souplesse et d'engagements

En 1968, l'ambiance de la communauté rue Sala est réputée « conservatrice ». C'est en partie pour remédier à cette situation que Michel Rondet en prend la responsabilité en juillet 1967. Léo Scherer décrit un espace fermé sur lui-même où sont encore appliquées des règles strictes. La clôture est de stricte observance à l'égard des femmes. Le jésuite se souvient s'être fait rappeler à l'ordre le jour où il apporta un tourne-disque, pour préparer une rencontre de catéchèse : « On m'a dit : pas de musique dans les parloirs » ! Des « tensions se font jour entre les anciens et les jeunes », poursuit Léo Scherer. Michel Rondet soutient ces derniers et des modifications s'observent tout d'abord sur le plan liturgique. Jusqu'alors, toutes les célébrations avaient lieu autour d'un vaste autel, dans l'église. Un nouveau projet est mis en œuvre, porté par une équipe mêlant jésuites et laïcs, qui se retrouvent avant la messe pour la préparer. Cette eucharistie célébrée a lieu dans le chœur autour d'une table ronde de taille moyenne. Les participants délaissent les bancs pour s'assoir sur des chaises, voire à même le sol. Après l'homélie, les croyants sont invités à méditer le texte des évangiles ou à échanger. Par ailleurs, la Résidence met en place des propositions en direction des catholiques lyonnais : des conférences en lien avec l'actualité sont organisées alors que

le jésuite Jean-Claude Caillaux est invité pour faire une introduction à la lecture de la Bible.

Léo Scherer [30] est, avec quelques compagnons [31], le fer de lance de ces changements. Ses engagements entre 1968 et 1974 [32] constituent un exemple intéressant des évolutions en cours. Sur le plan spirituel, le jésuite initie un groupe qui se réunit chez les Ursulines de la montée Saint-Laurent (Lyon 5e). Adultes et jeunes se retrouvent le jeudi soir pour méditer autour des textes des évangiles. Le lieu s'appelle le « tapis de prière » car, comme son nom l'indique, aucun banc n'est mis à la disposition des participants. La réunion se termine autour « d'un saucisson lyonnais ». Cette initiative traduit l'aspiration de ces catholiques à davantage de convivialité dans les rapports entre croyants et plus de simplicité dans les relations au divin. Simultanément, Léo Scherer rejoint le service diocésain chargé de la catéchèse. En son sein, dit-il, « je n'étais pas celui qui animait. Je n'étais pas le directeur. Je participais à l'élaboration des parcours avec d'autres. Cette équipe mixte [33] « de grande classe », selon ses propres termes, était engagée dans la rénovation des parcours catéchétiques (dans la lignée du père Colomb). « Nous étions une pédagogie plus active et toujours plus enracinée dans la Parole de Dieu ».

Dans un « contexte en bouillonnement » comme il le qualifie, trois types de proposition voient le jour. Elles concernent son champ d'action qui est la catéchèse pour les élèves en classe de terminale. En premier lieu, avec la collaboration des professeurs de philosophie, des débats sont organisés avec leurs élèves au Centre Saint-Marc, sur des sujets aussi divers que : « Toutes les religions se valent ? », « Peut-on croire en Dieu créateur ? », « La souffrance et Dieu ». Ensuite, des retraites sont proposées à ces mêmes élèves, dans des monastères comme l'abbaye de Pradines ou la communauté de Taizé. Enfin, un atelier destiné aux animateurs auprès des jeunes est proposé en lien avec « les nouvelles questions qui surgissent, notamment dans le contexte d'une sexualité plus permissive dont les jeunes leur font confidence », explique le père Scherer.

Au début des années 1970, le jésuite fait partie d'une « communauté de base », réunissant différents états de vie (prêtres, religieux et laïcs). Il est également rattaché à la communauté du noviciat. L'existence même de ce groupe d'environ huit jésuites est à ses yeux symbolique : « Le père-maître n'est alors plus la seule figure représentative auprès des jeunes novices ». Le fait de procéder de temps à autre à « un discernement communautaire » avec les autres membres du groupe, « c'était nouveau par rapport à l'obéissance verticale », souligne le jésuite.

Par ailleurs, Léo Scherer entame un travail de lecture des *Exercices spirituels* avec des religieuses ignaciennes. Cette initiative dénote selon lui « une transformation des relations hiérarchiques et un changement dans le statut de la femme. Si on voulait une équivalence hommes/femmes, il ne fallait plus faire uniquement ces lectures avec des

30. Né en 1930, il fut ordonné en 1961 dans la cathédrale Saint-Jean (Lyon). Il rejoint la Résidence à la rentrée 1966.

31. Pierre Wolff, Adrien de Moustier, Louis de Vaucelles.

32. En 1975, Léo Scherer quitte la Résidence pour prendre la direction du Châtelard.

33. L'équipe comprend Georges Duperray, Charles Paliard, Pierre Imberdis, Monique Abadie.

prêtres spécialistes des *Exercices.* Ensemble, les uns avec les autres, il était possible de continuer à se former ».

Enfin, c'est à cette époque que le jésuite noue des relations avec les religieuses dites « des grands ensembles ». Le parcours de ces femmes qui ont quitté des couvents imposants pour de petites communautés installées en banlieue est emblématique. « Il était important de réfléchir ensemble aux déplacements et aux exigences de cette situation nouvelle et de faire le lien entre des Église établies et les gens des marges ».

Dans la communauté de la presqu'île, réside également un jésuite dont les prises de positions font écho au contexte politique et social. Il s'agit de François Fournier. En 1969, le jésuite quitte Grenoble pour venir loger dans une annexe de la Résidence. En octobre, il lance la revue *Cultures et Foi* qui se situe précisément dans le prolongement de Mai 68_._ La mentionnant dans son ouvrage *À la Gauche du Christ*, Jean-Louis Schlegel note qu'elle ne cachait pas ses sympathies pour le Parti communiste. Quant à Yvon Tranvouez, il l'inclut dans un ensemble d'éléments prenant part parmi le catholicisme de gauche qui « se caractérisent par l'obsession de l'articulation de l'engagement politique et de l'appartenance religieuse [34] ».

En dehors de la revue, quelques jésuites lyonnais apportent leur soutien à la théologie de la libération, y compris dans ses versions philo-marxistes, mais leur nombre demeure très limité. Un jésuite de la presqu'île se souvient d'un compagnon « posant une rose rouge sur le cercueil d'un confrère venant de mourir peu après 68 ». À l'opposé, quelques jésuites se situent à droite de l'échiquier politique, même si leur engagement est peu mis en évidence. Mais la majorité des pères de la Compagnie se retrouvent dans une ligne de centre-gauche.

La communauté de la Résidence comprend également des jésuites qui lui sont rattachés sans y résider. Ceux qui vivent sur le site de la MEC (Maison des étudiants catholiques), assistent au milieu des années 1970, à la fusion de la MEC avec la Conférence des étudiants en médecine. Pierre Vallin estime que « ce passage peut symboliser une certaine évolution culturelle. Disons que l'on prenait du recul par rapport à l'ambiance de la Congrégation des Messieurs, au quartier d'Ainay [35] ». Pour l'historien de la Compagnie, « le déplacement peut alors être compris comme impliquant un rapprochement avec la culture des mouvements chrétiens de jeunesse [36] ».

34. Jean-Louis Schlegel, « Vers la fin d'une parenthèse ? » in Denis Pelletier et Jean-Louis Schlegel, *À la gauche du Christ* 2012, Paris, Seuil, p. 541- 573, en particulier p. 562 ; Yvon Tranvouez, « Géographie de la gauche catholique », in *ibidem*, p. 483-512, en particulier p. 483. Voir également Emmanuel Mollé, *Cultures et foi. Témoignage d'une contestation 1969-1992*, maîtrise d'histoire (sous la direction d'Étienne Fouilloux), Université Lumière Lyon 2, 2000, 201 p.

35. Au sujet de la congrégation des Messieurs, on pourra se reporter aux travaux de Bruno Dumons et Catherine Pellissier « La Congrégation des messieurs et la Société Saint-Vincent de Paul à Lyon sous la Troisième République, Sociologie comparée », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. LXXVIII, janvier-juin 1992, p. 35-56.

36. Pierre Vallin, *Les Jésuites à Lyon depuis le rétablissement de la Compagnie en 1814 par le Pape de Rome*, 2013, 590 pages, p. 45.

3.3 La Communauté du Châtelard : plus de laïcs

Au centre spirituel de Francheville, la pratique de l'accompagnement individuel s'accroit alors que des religieuses [37] viennent s'associer aux jésuites dans l'animation des retraites spirituelles. Dans les deux décennies qui suivent, ce sont des laïcs qui s'adjoignent également aux pères de la Compagnie en ce domaine. Progressivement, le centre du Châtelard élargit ses propositions au-delà des seules retraites d'*Exercices.* Il organise des formations à dimension biblique, spirituelle et humaine en direction des laïcs.

Nous venons de le voir, les pères de la Ville comme ceux de la Colline se sont peu impliqués dans les événements de Mai 68. En revanche, le mouvement fut suivi d'effets observables dans la décennie qui a suivi. Au scolasticat, la formation est contestée puis réformée, alors que de nouveaux courants de pensée viennent la traverser. Les relations internes se modifient et les vocations subissent une crise majeure. Dans les communautés jésuites lyonnaises, des ouvertures se font jour : aux laïcs, aux différentes milieux sociaux, aux enjeux de la société, bref, comme le dit André Juès : « Au fil des ans, la Compagnie s'est ouverte à tout point de vue ! ».

Nous le mentionnions cependant d'entrée de jeu, si les évènements sociétaux de 68 ont pu jouer un rôle de catalyseur, selon l'expression de Michel Youenn [38], ils ont agi à partir d'un mouvement de fond perceptible dans l'Église depuis Vatican II. Léo Scherer l'exprime avec justesse lorsqu'il dit « il faut voir 68 comme une pliure qui s'est inscrite dans quelque chose de déjà là et qui a eu des répercutions spectaculaires ».

À ce propos, notons également le fait que si les changements survenus dans les années 1960 et 1970 dans la Compagnie de Jésus à Lyon sont inextricablement liés aux évolutions en cours au sein de l'Église et de la société française, ils ne peuvent par ailleurs ignorer les transformations qui sont advenues au même moment au sein même de la Compagnie de Jésus. Plusieurs changement évoqués dans ces lignes sont redevables des options prises lors des 31e (1967) et 32e (1974-1975) congrégations générales, qui se sont traduites dans l'adoption de *Normes complémentaires* [39].

Cinquante ans plus tard, quel regard les jésuites rencontrés portent-ils sur les évènements de Mai ? Dans leur majorité, les compagnons se montrent bienveillants. Loin des discours anti 68 [40], ils soulignent ses aspects positifs. « Il y a eu de points de créativité qui ont perduré », affirme Léo Scherer. « Ce fut merveilleux de pouvoir vivre cette époque », reconnait François Rey, avant de poursuive : « C'était la débâcle, la panique mais il y avait une humanité ». Face à ces hommes parvenus à l'automne de leur vie, nous nous sommes tout de même demandé si leur compréhension des évènements ne s'était pas « bonifiée » au fil du temps. À l'instar d'André Juès reconnaissant avoir été, sur le moment, saisi d'effroi « par le climat de révolution » pour affirmer tranquillement, à l'aube de ses 100 ans : « je l'ai compris après coup ».

37. Les religieuses se sont progressivement impliquées dans la liturgie et le suivi du personnel avant de prendre part à l'animation de retraites au milieu des années 1970.

38. Michel Youenn. « Mai 68 et l'enseignement : mise en place historique », *Les Sciences de l'éducation – Pour l'Ère nouvelle*, vol. 41, n° 3, 2008, p. 13-25.

39. *Normes complémentaires des Constitutions de la Compagnie de Jésus*, tirées en majeure partie des Décrets des Congrégations Générales, tout particulièrement des 31e, 32e, 33e et 34e Congrégations.

40. « Le discours anti-68 s'est radicalisé », *Le Monde*, 17 mars 2018, p. 6.

Quoiqu'il en soit, la clémence n'empêche pas la prudence et certains jésuites pointent les limites du mouvement. Michel Rondet regrette « la négation de toute autorité et de toute institution un peu normative : l'Église, l'université, etc. ». L'ancien supérieur de la Résidence déplore les slogans tels qu'« il est interdit d'interdire » ou « Claudel plus jamais ! ». Cependant, Michel Rondet tient à souligner les éléments « très positifs comme une prise de responsabilité de sa propre vie et la libération de la parole ». À son exemple, nombreux sont les jésuites qui se sont approprié la célèbre formule de Michel de Certeau et c'est sans nul doute autour de cette idée que leurs regards convergent. Pour les compagnons, la mémoire de Mai 68 résonne avec la prise de parole [41].

41. Michel de Certeau, *La prise de parole*, Paris, DDB, 1974, repris dans *La prise de parole et autres écrits politiques,* Paris, Seuil, 1994.